

'Cultuur en getal'

J.-P. SOSSON

A la base ce livre, un constat quelque peu provocant:

Bij het lezen van cultuurhistorische en meer in het bijzonder kunsthistorische werken krijgen 'gewone' historici dikwijls de indruk in een wereld te belanden die, afgezien van het gemeenschappelijk chronologisch kader, weinig met de hunne te maken heeft. De evolutie die er geschetst wordt, is er veelal een van verschuivingen, invloeden en relaties binnen een culturele sfeer die weinig 'organisch' verband lijkt te hebben met de maatschappelijke, politieke en economische ontwikkelingen waar zij vertrouwd mee zijn' (8).

Il n'est pas faux. Pas toujours. Encore qu'il fera sourciller plus d'un médiéviste qui a en mémoire, par exemple, les travaux d' A. Chastel ¹, G. Duby ² et E. Panofsky ³, sans parler de quelques expositions prestigieuses, dont les catalogues ⁴ témoignent précisément du souci d' 'extraire la production artistique de l'imaginaire en même temps que du musée, et la replacer dans la vie'⁵.

Que le domaine culturel, et notamment artistique, soit influencé par les structures politiques et sociales, et, souvent, par l'évolution de l'économie, l' accord est à peu près général sur ce point. Il ne l'est plus dès lors qu'il s'agit de savoir à quel niveau et de quelle façon s'exercent ces influences. D'autant que le danger n'est pas illusoire de vouloir expliquer la création artistique ou culturelle et en interpréter les manifestations quasi mécaniquement, à partir d'une vision socio-économique du monde particulière, partant réductrice ⁶. Et sans trop se soucier de leurs dimensions matérielles. Même au plan de l'histoire économique, le danger, voire le piège, est bien réel. Les tentatives de couplage création artistique-conjoncture économique sont, par exemple, très loin d'être convaincantes. Ne serait-ce qu'en raison du fait que la pertinence et la représentativité des indicateurs conjoncturels à disposition, — lorsqu'ils existent ..., — ne résistent guère à la critique. Même dans des secteurs tels que le bâtiment, où quantifier n'est cependant pas hors de portée. Et que dire de l'établissement de corrélations étroites entre expression artistique et structures sociales fondées uniquement sur l'image socio-politique d'une cité réduite 'à la prédominance absolue d'un seul grand milieu d'hommes d'affaires, plus ou moins puissants selon la conjoncture du moment'⁷, voire selon les besoins de la cause.

Faut-il renoncer pour autant à chausser d'autres besicles que celles de l'analyse stylistique? Plus précisément à tirer parti des problématiques et acquis récents d'une histoire qui se veut 'totale'? La réponse va de soi. Pour autant qu'il soit précisé d'emblée qu'on est encore très loin d'avoir intégré et les innombrables données prosopographiques accumulées par des générations d'historiens de l'art en quête d'attributions et les données fournies par les analyses technologi-

1 A. Chastel, *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique* (Paris, 1959).

2 G. Duby, *Le temps des cathédrales. L'art et la société, 980-1420* (Paris, 1976).

3 E. Panofsky, *Gothic Architecture and Scholasticism* (Latrobe, 1951).

4 Parmi beaucoup d'autres: *Rhin-Meuse. Art et civilisation, 800-1400* (Cologne-Bruxelles, 1972); *Die Zeit der Staufer. Geschichte. Kunst. Kultur* (5 vol.; Stuttgart, 1977); *Die Parler und der Schöne Stil 1350-1400. Europäische Kunst unter den Luxemburgern* (3 vol.; Cologne, 1978).

5 Duby, *Le temps des cathédrales*, 7.

6 A ce propos, voir les propos pertinents de J. Heers, *L'Occident aux XIVe et XVe siècles. Aspects économiques et sociaux* (4e éd.; Paris, 1973) 350 sqq. (Nouvelle Clio, 23).

7 *Ibidem*, 355.

ques et de laboratoire, et les séries statistiques touchant prix, salaires, productions et investissements qu'enregistre une 'cliométrie' toujours plus sûre d'elle-même. Les documents sont d'ailleurs ici moins en cause que les méthodes, voire l'absence de dialogue entre des disciplines-sœurs.

Bien documenté, ne sacrifiant point à un économisme simpliste, témoignant d'un sens critique très aiguë mais peu sensible aux réalités matérielles, l'ouvrage de W. Brulez vient donc à son heure et s'inscrit bien dans cette perspective. Cinq parties le composent: 1 'Cultuur, economie en politiek' (survol des principales thèses existantes); 2 'Cultuur centra, economische centra'; 3 'Culturele dichtheid en mobiliteit van cultuurdragers'; 4 'Onderwerpen in de schilderkunst'; 5 'Cultuurinvesteringen'.

Touchant les centres culturels et leur importance, l'Auteur met en oeuvre quatre éléments 'catalyseurs' potentiels: présence d'un évêché, d'une université, d'un centre politique, importance économique mesurée par le chiffre de la population (deux catégories: > 20.000 hab., > 10.000 hab.).

Dans la mesure où les chiffres de populations sont significatifs du poids économique d'une cité (ils le sont en tout cas de l'importance de son marché intérieur), il est incontestable que l'élément économique joua un rôle considérable. Parmi les 6 villes de plus de 20.000 hab. que comptent les anciens Pays-Bas méridionaux à la fin du moyen âge, trois, — Anvers, Bruges et Bruxelles, — figurent parmi les centres majeurs. Les trois autres, — Gand, Liège et Tournai, — parmi les centres importants. Parmi les 8 villes de plus de 10.000 hab., une seule, Ypres, n'eut guère d'activités artistiques notables, deux se hissèrent dans la catégorie des centres majeurs (Louvain et Malines), cinq sont des centres importants (Arras, Douai, Lille, Mons, Valenciennes). L'importance du facteur économique n'étonne pas: l'Auteur montre d'ailleurs que sur les 48 villes de plus de 20.000 hab. que comptait l'Europe aux environs de 1500,7 seulement n'avaient guère de signification culturelle. Deux éléments parmi d'autres l'expliquent: des marchés importants, souvent tournés vers l'extérieur; une main-d'oeuvre abondante et surtout organisée, permettant donc division et spécialisation du travail.

L'impact des fonctions auliques, politiques et culturelles est tout aussi remarquable: l'art naît souvent du pouvoir. Ce n'est pas un hasard si Bruxelles, Louvain et Malines figurent parmi les centres majeurs. L'importance économique des cours princières est d'ailleurs parfaitement perçue et par les princes et par les Magistrats urbains. L'exemple de Bruxelles au XV^e siècle est de ce point de vue très éclairant.

Plus étonnant, en tout cas aux Pays-Bas et aux confins du moyen âge et des Temps modernes, l'influence, apparemment mineure, de la présence d'un siège épiscopal. Liège et Tournai ne s'imposent plus vraiment. Conclusions intéressantes. Attendues, il est vrai. Et que n'ignorait pas l'histoire de l'art...

Plus originale, l'approche de la densité par pays et de la mobilité des 'agents' culturels: plasticiens, musiciens, scientifiques. Pour la période 1380-1780: 26.529 plasticiens (peintres, sculpteurs, architectes, dinandiers, orfèvres, graveurs, médailleurs), 1.839 musiciens, 437 scientifiques.

En ce qui concerne la densité des 'agents culturels', la place des Pays-Bas, très urbanisés, est tout à fait remarquable: à la première place pour les arts plastiques et la musique, à la seconde pour les sciences. Ils sont suivis par l'Angleterre (première place pour la musique et les sciences, à la cinquième place pour les arts plastiques), l'Italie (à la première place pour la musique, à la troisième pour les arts, à la quatrième pour les sciences) et la Suisse (à la première place pour les sciences, à la seconde pour les arts plastiques, à la septième pour la musique). L'Allemagne

se situe à la deuxième place pour la musique, à la troisième pour les arts plastiques, à la quatrième pour les sciences. La France figure au deuxième rang pour les sciences, au quatrième pour la musique, au cinquième pour les arts plastiques.

Aussi intéressant soit-il, ce classement (qui devait être tenté) laisse rêveur. Si les chiffres ne peuvent être contestés, leur portée paraît discutable. Ils dépendent de l'état des recherches et des instruments de travail à disposition. Et surtout ils réduisent la réalité culturelle à sa seule dimension statistique, partant mélangent les torchons et les serviettes. En d'autres termes, le rayonnement culturel d'un pays se mesure-t-il au nombre ou à la qualité de ses artistes ou de ses scientifiques? J.-S. Bach contre quelques dizaines de gratteurs de mandolines napolitains? Titien contre quelques barbouilleurs de scènes de genre (de préférence de cabaret)? Galilée, Descartes et Pascal contre quelques ingénieurs plus ou moins ingénieux? Le piège des chiffres est ici évident.

Touchant les migrations culturelles, il est démontré qu'elles sont dues avant tout à l'attraction exercée par les centres culturels et politiques et qu'en ce qui concerne la mobilité des 'agents culturels' on ne peut établir de lien évident entre économie et culture. Le constat est précieux. D'autant qu'il s'appuie sur une analyse statistique solide. Tout aussi précieuses, les conclusions de l'Auteur sur le poids, notamment économique, des investissements culturels (cinq éléments sont pris en compte: prix des oeuvres d'art, salaires des artistes, investissements dans le bâtiment, part des investissements culturels dans les dépenses des Etats et le produit national, part des investissements culturels dans les dépenses des particuliers). Compte tenu du nombre, somme toute réduit, des études disponibles, deux points paraissent acquis: l'essor économique n'est pas nécessaire à l'essor culturel (encore qu'à notre avis, il le précède), inversement la stagnation culturelle ne s'explique pas uniquement par une dépression économique; les investissements culturels ne peuvent guère fonder une relance économique pas plus qu'en période d'expansion, les investissements de type économique ne ralentissent nécessairement les dépenses culturelles. Sur ce point, l'analyse de W. Brulez est une contribution essentielle à la solution de ce qui pourrait bien être un vrai faux problème: on se souviendra ici de l'article célèbre de R. S. Lopez, *Economie et architecture médiévale; cela aurait-il tué ceci*⁸?

Au total donc, un ouvrage qui pose des jalons. Mais peut-être aurait-il été possible d'aller plus loin, notamment en ce qui concerne la production artistique et le bâtiment. En intégrant dans l'analyse deux personnages singulièrement absents de cet ouvrage: l'oeuvre d'art elle-même (ou le bâtiment lui-même), l'artiste et/ou l'artisan dans l'exercice de son métier. L'impact des structures économiques et sociales en serait devenu plus visible. Plus concret aussi.

On l'a déjà écrit ailleurs: les analyses technologiques et de laboratoire des oeuvres d'art constituent de 'nouveaux' documents de la pratique⁹ susceptibles d'être significatifs à d'autres niveaux que l'originalité, la datation et l'attribution d'une oeuvre. Intégrés dans une grille d'analyse socio-économique, ils devraient permettre, par exemple, de constater l'impact technologique d'une modification de la demande. Ou encore de mesurer la diffusion de certaines formes d'organisation économique: le *Verlagsystem*, par exemple, que laissent supposer des retables peints et sculptés, constitués d'éléments préfabriqués et géographiquement hétérogènes. Il y a là une foule de données concrètes, souvent publiées, qui ne demandent qu'à être exploitées ...

8 Dans *Annales. Sociétés, économies, civilisations*, VII (1952) 433-438.

9 J.-P. Sosson, *Structures associatives et réalités socio-économiques dans l'artisanat d'art et du bâtiment aux Pays-Bas (XIVe-XVe siècles)*, dans *Artistes, artisans et production artistique au moyen âge*, I, *Les hommes*, éd. X. Barral et Altet (Paris, 1986) 111-121.

Touchant le poids et le rôle des investissements dans le bâtiment, fournir des pourcentages sans s'attacher à la nature et à l'origine des matériaux utilisés, à l'existence ou non d'une main-d'oeuvre spécialisée 'indigène', à nouveau c'est s'interdire d'être concret. A investissements égaux ne correspondent pas nécessairement des effets multiplicateurs comparables. Deux éléments devraient en effet être pris en compte: la part des dépenses de matières premières réinjectées sur place ou contribuant à l'expansion de la production et du revenu de régions plus ou très éloignées lorsque les ressources locales sont insuffisantes ou inexistantes; la part des salaires dépensés sur place ou ailleurs selon qu'il existe ou non un groupe d'entrepreneurs capables d'affronter la concurrence et une main-d'oeuvre suffisante. Ces données ne modifieront pas les pourcentages globaux mais en préciseront la signification économique.

Quant à l'exploitation des documents normatifs réglant la vie des structures associatives, il est à peine besoin d'insister sur leur intérêt. Il apparaît en tout cas difficile des les évacuer dès lors qu'on traite des relations économie-société-culture. Même si leur exploitation n'a trop souvent donné lieu qu'à de désespérantes litanies du défendu et du permis.

W. Brulez termine son ouvrage par cette phrase: 'De vraag blijft dus of het causale verband tussen economie en cultuur (of omgekeerd) eigenlijk wel meer is dan een 'faux problème'. Faux problème, non. Mais à la condition de ne pas se tromper d'optique. Les matériaux existent: les oeuvres elles-mêmes.

M. Hamelers, *West-Friesland in oude kaarten* (Wormerveer: Stichting Uitgeverij Noord-Holland, 1987, 144 blz., f69,50, ISBN 90 71123 05 7).

In de loop der eeuwen hebben vooral waterstaatkundige kwesties aanleiding gegeven tot het tekenen van een groot aantal kaarten van West-Friesland. Over deze kaarten is tot nu toe maar weinig geschreven en het onderhavige boek wil in die lacune voorzien. Het heeft niet in de bedoeling van de auteur gelegen om met dit boek een uitputtend overzicht te geven van *alle* kaarten die er met betrekking tot West-Friesland zijn gemaakt. In plaats daarvan heeft hij een aantal kaarttypen onderscheiden en in het boek getracht van elk kaarttype één of enkele exemplaren af te drukken. Niet in alle gevallen is het gelukt een representatief exemplaar van een bepaald kaarttype te vinden. Een tweede selectie criterium voor het opnemen van een afbeelding van een oude kaart was de waarde daarvan als bron van informatie met betrekking tot de geschiedenis van West-Friesland in ruimere zin.

Het eerste deel van het boek wil een algemeen overzicht bieden van de geschiedenis van West-Friesland. In de inleiding deelt de auteur mee dat hij met opzet aan de behandeling van de landschapsgenese een minimale verdieping heeft gegeven omdat anderen dat al hebben gedaan en dat die anderen bovendien meer ter zake kundig zouden zijn. Deze argumenten kunnen niet overtuigen. Als de kartografie meent nog onbekende wegen tot het wetenschappelijke onderzoek te kunnen ontsluiten, dan moet worden aangeduid op welke punten de nieuwe kartografische informatie blik verruimend werkt met betrekking tot actuele onderzoeksvragen.

In dit opzicht blijft het boek echter beneden de maat. Binnen twee pagina's wordt de bewoningsgeschiedenis en landschapsontwikkeling van West-Friesland van het neolithicum tot aan de middeleeuwen verteld. Het is te betreuren dat door de auteur geen gebruik is gemaakt van de mogelijkheid om een groter publiek vertrouwd te maken met de gewijzigde inzichten op deze gebieden door het onderzoek dat geologen, archeologen en bodemkundigen sedert de tweede wereldoorlog in West-Friesland hebben verricht. Doordat ook voor het verhaal over de oudere politieke geschiedenis van West-Friesland nauwelijks gebruik is gemaakt van de recente literatuur, doet de inleiding nog al gedateerd aan. De hiaten zijn te groot om in een recensie de nodige aanvullingen te kunnen geven.

In het tweede hoofdstuk worden de verschillende typen kaarten omschreven en nader aangeduid door te wijzen op een aantal voorbeelden van die typen die betrekking hebben op het Westfriese gebied. Toch wordt het principe dat ten grondslag heeft gelegen aan de inrichting van het boek daardoor nauwelijks verduidelijkt. Doordat het aantal gereproduceerde kaarten niet groter is dan veertig, stoort de onoverzichtelijke opbouw van het boek de kennisoverdracht niet.

De in het boek afgebeelde kaarten zijn inderdaad van bijzonder belang. Bij gewoon historisch onderzoek komt men deze bronnen niet snel op het spoor. Het is daarom van betekenis dat door dit boek een goede ingang tot deze belangrijke bron van informatie met betrekking tot de landschapsontwikkeling gedurende de laatste eeuwen is gegeven. Hierboven hebben wij er al op gewezen dat de betekenis van de informatie die deze ongekende bron bevat, door de auteur niet voldoende in het licht is gesteld. Daardoor bevat het boek slechts indirecte aanzetten en uitdagingen tot nader onderzoek. Met name ten behoeve van de liefhebbers van de streekgeschiedenis zou een verdergaande handreiking hier op z'n plaats zijn geweest.

De kaarten zijn bijzonder fraai afgedrukt. De uitgever heeft met dit technisch goed verzorgde werkstuk eer ingelegd. In een aantal gevallen zou een grotere schaal van de reproductie de informatie van de kaart wat beter hebben overgebracht. Nu ligt in die gevallen de kracht van de afbeeldingen in het opwekken van de nieuwsgierigheid van de lezer naar het origineel. Maar